
M A N U S C R I T

LA GRANDE MARCHE

de Wolfram Lotz

traduit de l'allemand (Allemagne) par Sofiane Boussahel

cote : ALL19D1141

année d'écriture de la pièce : 2010
année de traduction de la pièce : 2018



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Pour Felix Leu

Les trois parties de La Grande Marche doivent être séparées par des pauses, de façon à ménager chaque fois un temps de repos avant la partie suivante. Cependant l'ordre des trois parties ne peut être modifié et aucune d'entre elles n'a le droit d'être supprimée : il faut mener La Grande Marche du début à la fin.

Un poste de télévision doit être disposé à l'entrée de la salle. On peut y lire la phrase suivante avant la représentation (les trois lignes ci-après correspondent aux trois séquences de texte à diffuser l'une après l'autre) :

La plupart des gens de théâtre sont
(il y a des exceptions, bien sûr)
des têtes de cons.

Au cas où cette phrase ne devrait être diffusée, ou bien au cas où elle ne s'accorderait pas avec le thème de la soirée, on pourra opter pour cette autre phrase, selon la configuration indiquée plus haut :

Pour tout
on a toujours
un hérisson au frais.

PROLOGUE

Anna l'enfant entre sur scène par la gauche. Elle porte une petite robe et s'est fait une queue de cheval qui jaillit de sa tête (comme un petit palmier).

Anna l'enfant : Maintenant, je vais dire le prologue. Ça fait comme ça :

Le théâtre est un lieu dans le monde.
Le monde est un lieu dans l'univers.
L'univers est une fosse remplie de merde
je trouve.

Ma mère dit :
Ta chambre est en désordre !
Va la ranger !
Mais je ne la range pas.

Le théâtre est un point dans le temps.
Le monde est un point dans le temps.
Dans le monde on trouve
des humains et des animaux
et c'est pour cela qu'au théâtre on trouve aussi
des humains et des animaux (de différentes sortes).
Ce sont des petits points dans le temps
et ils ont des yeux, des poils et des oreilles
(pas tous).

Ma mère dit :
Ta chambre est en désordre !
Va la ranger !
Mais je ne la range pas.

Ma mère dit :
le théâtre est un point ou un lieu
ou que sais-je
mais il est comme le monde
et le monde est comme il est
et on appelle ça la réalité.
Et maintenant, va ranger ta chambre !
Mais je ne la range pas
et d'ailleurs, je ne la crois pas !

Anna l'enfant quitte la scène en sautillant.

I. SUR LA RAF OU QUELQUE CHOSE D'AUTRE

Une comédienne entre en scène accompagnée de Lotz. Lotz peut être joué par Wolfram Lotz en personne ou bien par un acteur très gros. Dans ce cas, la comédienne devrait être jouée par une personne anorexique. Lotz tient dans sa main droite une anguille surgelée qui ne doit jouer aucun rôle dans la scène et à laquelle la gestuelle de l'acteur ne doit se référer en aucune manière.

La comédienne : Monsieur Lotz, bonjour. Vous avez... ou je peux peut-être dire « tu » ?

Lotz : Oui, « tu », avec plaisir.

La comédienne : Alors c'est toi qui as écrit la pièce et donc cette scène, là, qu'on est en train de jouer tous les deux. Et le théâtre t'a précisé un cahier des charges : il fallait que ce soit quelque chose de politique, et donc aussi qu'il soit question de résistance ?

Lotz : De résistance, c'est cela, et ça devait aussi être en rapport avec l'actualité...

La comédienne : Et quel est ce rapport avec l'actualité dans cette scène ?

Lotz : Ben, justement, c'est un peu le problème. Je voulais écrire sur autre chose, c'est-à-dire sur la résistance dans un sens plutôt métaphysique. C'est-à-dire sur le fait que la tradition occidentale nous présente la mort comme inéluctable, et que je trouve au contraire qu'il faudrait la dépasser...

La comédienne : Ah, si seulement !

Lotz : Eh bien justement, je crois qu'il serait possible de la dépasser, ou autrement dit, que ce ne serait plus du tout impossible...

La comédienne : Mais il faudrait quelque chose de plus en rapport avec l'actualité.

Lotz : À vrai dire, j'ai longuement réfléchi, mais je ressens toujours... comment dire... un certain malaise quand je dois traiter des thèmes très actuels, parce que justement ils ne restent pas actuels très longtemps. C'est pour cela que j'ai pensé à la RAF.

La comédienne : Tout à fait, c'est un thème très prisé au théâtre.

Lotz : Oui, bon, ce n'est pas vraiment actuel, mais ça garde quand même une certaine actualité, on n'arrête pas d'en entendre parler.

La comédienne : Donc ça veut dire qu'en fait nous deux, dans cette scène qu'on est en train de jouer, on parle de la RAF.

Lotz : Oui. *Un temps.*

La comédienne : Et de quel aspect de la RAF sommes-nous en train de parler ?

Lotz : Je ne sais pas trop. Je ne sais pas grand-chose non plus sur la RAF, j'ai vu quelques documentaires à la télé, mais je trouve qu'il est difficile d'en dire quelque chose. Enfin, je veux dire par-là qu'on peut, bien sûr, raconter un tas de choses sur la RAF, mais il faut quand même aussi y avoir réfléchi un peu avant, si l'on veut éviter de débiter n'importe quoi.

La comédienne : Oh non, surtout pas !

Lotz : Bon, et on m'a dit que les scènes devaient en plus être courtes et directes, et donc dans ces conditions, on ne peut pas développer si facilement un thème aussi complexe, parce que les scènes deviennent vite trop longues, et d'ailleurs, même cette scène, j'ai essayé de la faire aussi courte que possible.

Lotz quitte la scène, parce que c'est comme ça. Au même moment, on actionne une machine à pluie à l'avant-scène (attention à ne pas mouiller le public), on met en marche un stroboscope et des feuilles de papiers projetées par un gigantesque ventilateur volent

depuis le côté jardin en produisant un effet apocalyptique. Côté cour, une machine à brouillard envoie de la fumée sur la scène. Une musique forte et dramatique retentit, de sorte que la scénographie émeuve le spectateur. On devra cependant se garder de projeter des images sur une toile.

La comédienne : Nous accueillons à présent le président du Conseil d'administration de la Deutsche Bank : Josef Ackermann !

Josef Ackermann entre en scène. Il s'agit du vrai Josef Ackermann.

La comédienne : Bienvenue !

Ackermann : Merci beaucoup et bonjour !

La comédienne : Monsieur Ackermann, vous voit-on souvent au théâtre ?

Ackermann : Non, pas tant que ça. Enfin oui, ou plutôt comme personnage, bien sûr, comme personnage on m'a vu très souvent au théâtre ces derniers temps, car c'est devenu, il faut le dire, une véritable manie que de mettre en scène Josef Ackermann au théâtre, et honnêtement, pour des raisons qui, me semble-t-il, ne sont pas forcément les bonnes. Mais en tant que personne, on ne m'a pas vu souvent au théâtre, ces derniers temps.

La comédienne : Parce qu'on y dit des vérités qui dérangent ?

Ackermann : Non, en fait, c'est que... je ne voudrais pas insister lourdement... Mais vous savez, nous autres, dans notre travail, on a très peu de temps, et c'est pour ça qu'en tant que personne, je vais rarement au théâtre.

La comédienne : Vous ne trouvez pas qu'il y a comme un fossé étrange dans le fait qu'on vous voit si souvent au théâtre en tant que personnage, mais si peu en tant que personne ? N'a-t-on pas le sentiment, dans ce cas, qu'on devrait aller plus souvent au théâtre en tant que personne, quand on y est encore plus souvent comme personnage ?

Ackermann : Écoutez, je ne sais pas. Mais comprenez-moi bien : j'aimerais bien aller au théâtre de temps en temps ! Je n'ai vraiment rien contre le théâtre !

La comédienne : Bien que le théâtre soit la dernière institution critique ?

Ackermann : Non, oui, enfin... je n'ai rien contre, mais simplement, j'ai rarement le temps. Sinon, je m'intéresserais sûrement plus au théâtre.

La comédienne : Mais pour l'opéra, vous en avez, du temps et de l'intérêt !

Ackermann : Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

La comédienne : Vous avez dit dans une interview que vous chantiez parfois *La Traviata* sous la douche !

Ackermann : Oui, j'ai déjà raconté ça lors d'une interview, c'est vrai.

La comédienne : Donc vous préférez l'opéra, peut-être parce qu'il est moins politique et bien moins engagé que le théâtre contemporain ?

Ackermann : Non, enfin, ce n'est pas tout à fait ça.

La comédienne : Mais dites-moi, ce n'est tout de même pas un hasard que vous chantiez de l'opéra quand vous prenez votre douche !

Ackermann : Non, un hasard, enfin, ça me fait plaisir, tout simplement !

La comédienne : Mais le plaisir, d'une certaine façon, ça veut aussi dire qu'on se facilite la vie !

Ackermann : Oui, ça veut peut-être dire ça aussi, mais c'est comme ça.

La comédienne : Vous essayez donc de refouler le théâtre contemporain !

Ackermann : Non, simplement, je n'y pense pas quand je prends ma douche.

La comédienne : Mais justement, c'est du refoulement !

Ackermann : Euh non, pas du tout !

La comédienne : Je suis désolée d'avoir à vous poser des questions aussi dures, mais au théâtre, on est politique, et vous n'êtes pas sur une plate-forme autopromotionnelle !

Ackermann : Mais bien sûr, on est tout à fait d'accord sur ce point ! Je voulais juste simplement dire...

La comédienne : Mais on vous voit souvent au théâtre et, d'un autre côté, vous chantez *La Traviata* sous la douche ! C'est tout de même étrange, comme fossé !

Ackermann : Bien sûr, mais on ne me voit pas souvent au théâtre, parce que je n'ai pas beaucoup de temps, c'est seulement comme personnage qu'on me voit souvent au théâtre !

La comédienne : Bien sûr, mais enfin, vous êtes un personnage !

Ackermann : Bien sûr, mais maintenant seulement, pas en vrai !

La comédienne : Bref, quoi qu'il en soit, ici, l'autoréférence, c'est terminé, on est dans l'action politique ! Pourquoi chantez-vous – comme personnage ou en vrai, peu m'importe – pourquoi chantez-vous de l'opéra sous la douche, et pas du théâtre contemporain ?

Ackermann : Mais parce que le théâtre contemporain, ça ne se chante pas !

La comédienne : *Indignée*. Voilà bien une affirmation de quelqu'un qui ne s'y connaît pas : bien sûr qu'il y a aussi de la musique, mais je constate que vous vous en faites une fausse idée, sûrement parce que vous n'allez pas souvent au théâtre !

Ackermann : Bon, c'est fort possible, pour des raisons de temps, je n'ai pas souvent la possibilité d'aller au théâtre, et on y chante en effet peut-être plus que ce que j'ai vu jusqu'à présent !

La comédienne : Même si dans le théâtre contemporain, ce n'est vraiment pas le chant le plus important, mais qu'on essaye d'être politique !

Ackermann : Oui, je sais.

La comédienne : Et malgré ça, sous la douche, vous ne chantez que de l'opéra – alors que vous le savez ?

Ackermann : Oui.

La comédienne : Cela prouve un manque d'intérêt certain pour les questions sociales et politiques !

Ackermann : Bref... Peu importe.

La comédienne : Alors, je dois vous demander de bien vouloir quitter la scène ; nous voulons maintenant faire ici du théâtre politique !

Ackermann : *Il pousse un soupir*. Ok. *Il s'en va*.

On entend l'Internationale (en version techno).

La comédienne : Je me réjouis à présent d'accueillir Hamlet de Shakespeare !

Hamlet apparaît en haut d'une chaire ou sur un promontoire disposé sur la scène, en costume historique et muni d'un micro-casque.

Hamlet : *Les bras levés, l'air bienveillant*. Pour les cadres décimés, l'écrasement militaire ouvre la période de la « résistance » dans l'illégalité¹ !

La comédienne : C'est du Shakespeare, ça ?

1. Cette citation exacte est extraite du texte allemand de Horst Mahler publié par Klaus Wagenbach à Berlin en 1971. La phrase est tirée du §2 « Bewaffneter Kampf und Generalstreik » (« Lutte armée et grève générale »). Nous reprenons la traduction française du volume *La « Bande à Baader » ou La Violence révolutionnaire, 1. De la préhistoire à l'histoire, par Émile Marensin*. 2. *Sur la conception de la guérilla urbaine et sur la lutte armée en Europe occidentale... Textes de la Fraction Armée Rouge*, traduits de l'allemand par Alexis Squirrel, Paris, Éditions Champ Libre, 1972, p. 125-198 : « Pour les cadres décimés, l'écrasement militaire ouvre la période de la 'résistance' dans l'illégalité, de l'alliance avec toutes les forces 'antifascistes', même bourgeoises. »

Hamlet : *Sur un ton explicatif.* Non, c'est du Horst Mahler. C'est tiré de *Sur la lutte armée en Europe occidentale*, l'unique manifeste publié par la RAF. Comme on est censé faire du théâtre documentaire, je ne citerai que des phrases originales.

La comédienne : Sauf que là, vous avez déjà dit des choses en plus !

Hamlet : *Un temps bref.* Oui, c'est vrai.

Hamlet quitte la scène. On entend la musique du jeu Tetris sur Game Boy.

La comédienne : Nous accueillons à présent le président du Syndicat des employeurs : Monsieur Hundt² ! Avec DT !

Le président du Syndicat des employeurs Monsieur Hundt (il ne faut surtout pas le remplacer par un comédien) entre en scène. Il est maquillé en chat, à la manière des maquillages d'enfants.

La comédienne : Monsieur Hundt, dans les années soixante-dix, un sondage a été fait dans lequel on voulait savoir si, au cas où la Bande à Baader vous demandait une planque pour une nuit, si vous accepteriez. 30% des personnes interrogées auraient répondu oui.

Monsieur Hundt : Oui, c'est bien possible.

La comédienne : Alors, vous êtes d'accord avec ça ?

Monsieur Hundt : Euh... je ne sais pas, mais je peux tout à fait me l'imaginer !

La comédienne : Vous ne pensez pas qu'il est nécessaire d'avoir un avis sur la question !

Monsieur Hundt : Bon, eh bien si vous dites que c'est... en tout cas, je trouve ça intéressant !

La comédienne : Ici, au théâtre, nous ne considérons pas de notre devoir de dire quelque chose aux gens, mais nous voulons vous faire réfléchir !

Monsieur Hundt : En effet, je trouve ça bien.

La comédienne : Vous avez vraiment l'air de vous en fiche de tout, Monsieur le Président du Syndicat des Employeurs !

Monsieur Hundt : Non, non, pas du tout, c'est juste que je n'en sais rien, moi, de vos 30% !

La comédienne : Vous répondriez donc « peut-être » ? Mais la question a été posée de telle façon qu'on puisse seulement répondre par oui ou non ! Alors si j'ai bien compris, vous seriez plutôt d'accord !

2. En allemand, *Hund*, sans -t, veut dire « chien ».

Monsieur Hundt : Je tiens pour possible qu'il en ait été ainsi dans les années soixante-dix, mais je pense qu'aujourd'hui, c'est différent !

La comédienne : Pourtant, vous les avez connues, les années soixante-dix !

Monsieur Hundt : Oui, oui, bien sûr.

La comédienne : Vous devez donc savoir ce que vous avez répondu à ce sondage !

Monsieur Hundt : Bien sûr, sauf que moi, personne ne m'a posé la question à l'époque !

La comédienne : Voilà bien une plainte de nanti, Monsieur le Président du Syndicat des employeurs ! Alors que je vous ai donné la possibilité de vous exprimer aujourd'hui sur ce sujet !

Monsieur Hundt : Mais oui, bien entendu, j'ai essayé de m'exprimer sur ce sujet et je tiens pour possible que 30% des gens aient répondu « oui » à cette question, mais je n'en suis pas sûr !

La comédienne : Vous vous en fichez peut-être aussi, parce que, de toute façon, vous vivez dans une villa sécurisée !

Monsieur Hundt : Non, non, je trouve ça intéressant !

La comédienne : Donc vous pourriez envisager d'offrir une planque à la Bande à Baader pour une nuit !

Monsieur Hundt : Mais la question ne se pose plus, voyons !

La comédienne : Vous vous en fichez complètement, en fait. Ou comment dois-je le comprendre ?

Monsieur Hundt : Non, mais enfin c'était dans les années soixante-dix !

La comédienne : Mais vous les avez connues, les années soixante-dix !

Monsieur Hundt : *Il soupire.* Oui, mais à l'époque, personne ne m'a posé cette question et je peux vous dire que dans les années soixante-dix, comme aujourd'hui, j'étais contre et je le suis toujours !

La comédienne : Contre quoi, au juste ?

Monsieur Hundt : Eh bien contre la RAF !

La comédienne : Ah, enfin, vous prenez position ! Dites-le donc, au lieu de tourner autour du pot ! Vous nagez avec la masse !

Monsieur Hundt : C'est-à-dire ?

La comédienne : Vous étiez dans les 70% !